

appris que le Rat n'était pas entré dans la bourgade avec les produits de sa chasse, qu'il avait sans doute cachés sur la route, envoya grand Pierre avec Bibi, dès avant le jour, pour tâcher de découvrir l'endroit où il avait laissé ses traînes. Avant de partir, grand Pierre avait peint Bibi, comme seul un sauvage eût pu le faire ; il lui avait aussi préparé une toilette complète, le tout revêtu d'un grand capot de couverture rouge qui lui descendait jusqu'aux talons et tout boutonné par devant, sans oublier un énorme capuchon qui dissimulait entièrement sa bosse. Bibi ainsi vu, coiffé de son casque de renard et sa canne barriolée à la main, qu'il portait à la façon d'un tambour-major, aurait fait rire toute personne qui l'eût connu, mais devait par contre inspirer une grande vénération à un sauvage ignorant et superstitieux. Cependant, grand Pierre ni ne rit ni ne vénéra. Peut-être qu'intérieurement il en avait grande envie ; mais c'était contre ses idées de paraître s'étonner de quoi que ce soit.

Tous ceux qui avaient vu Bibi ainsi métamorphosé riaient aux éclats ; Jean et Colas s'en tenaient les côtés, quand Bibi, entrant dans son rôle, se retournait gravement vers les rieurs et levant sa canne disait : *huh !* et leur jetait, sans rire, un coup d'œil qui, sans être louche, n'en était pas moins effroyablement laid.

— Bien, Bibi ! criait Jean, en se tordant de rire. Tu vas effrayer tous les lièvres du village.

— N'ayez crainte, je les rattraperais dans la forêt.

Quand Colas, après sa visite à Kondiaronk, rentra au logis des Canadiens, il entendit un grand bruit, et bientôt il aperçut Bibi, qui revenait de son expédition avec grand Pierre ; celui-ci n'avait pas eu de peine à découvrir l'endroit où Le Rat avait caché ses traînes.

Quelques marmousets suivaient de loin Bibi, sans oser l'approcher ; un groupe de Nipissiriniens, auxquels s'étaient mêlées quelques sauvagesses, regardaient, avec des yeux ébahis, cette étrange figure de la grande Médecine, qui, d'un pas tranquille et long, s'avancait gravement au milieu du village.

Colas jugea qu'il ne conviendrait, peut-être pas, pour le moment, que Le Rat sût qu'il avait amené une grande Médecine avec lui ; aussi recommanda-t-il à Bibi de ne pas sortir du hangar, ni de se montrer à aucun sauvage qui se présenterait, à moins d'ordre contraire.

Bibi, avec tout l'aplomb qu'on lui connaît, pour l'avoir vu au théâtre débiter ses boniments, était entré de tout cœur dans le rôle qu'on lui avait assigné. Jean l'avait convenablement mis au courant de ce qu'il aurait à faire, aussi bien que de ce qu'il aurait à éviter, afin de ne pas outrer son rôle.

A l'heure fixée pour la conférence, Le Rat et tous les Hurons de sa suite étaient assis près d'un feu, allumé sur un large foyer, préparé pour l'occasion au milieu de la grande cabane ; l'autre côté du foyer était occupé par les Canadiens et les Algonquins, qui avaient été secrètement avertis de se rendre à la conférence. Tous gardaient un profond silence, fumant leur calumet.

Au bout d'une dizaine de minutes, Kondiaronk se leva, promenant ses regards tout autour de l'assemblée, et fixant Colas, comme s'il eût voulu s'adresser plus spécialement à lui, il dit :

— Je vois avec plaisir un homme que je connais bien, et que j'aime parce que je sais qu'il est l'ami des Hurons, des Algonquins et de toutes les nations au nord des grands lacs et des pays d'en haut. Il sait que les Hurons sont les amis d'Ononthio et de tous les Français, et que chaque fois qu'Ononthio a eu besoin des Hurons pour châtier ses ennemis mortels les Iroquois, les Hurons se sont toujours empressés d'accourir à sa demande. Aussi savons-nous qu'Ononthio aime les Hurons.

Puis, après avoir cité différentes circonstances où les Hurons avaient accompagné les Français contre les Iroquois, il continua, en s'animant peu à peu et en relevant haut la tête, comme c'était son habitude :

— Oui, Kondiaronk aime les Français et il est fier d'être aimé d'eux. C'est pourquoi, aussitôt qu'il a appris la perfidie des Iroquois, et leur attaque, en pleine paix, contre leurs canots à la Roche Capitaine, il a rassemblé une cinquantaine de ses jeunes gens à la hâte et est accouru au secours de ses amis, pour les venger. Il faut anéantir ce parti d'Iroquois maudits, pendant qu'ils ont en la maladresse effrontée de rester dans ces parages pendant l'hiver. Sans doute ils espèrent intercepter le reste de vos canots au printemps quand vous voudrez continuer votre voyage à Michilimackinac. Les canots enlevés sont bien à jamais perdus pour vous ; mais il reste encore la moitié de vos marchandises, et Kondiaronk est venu pour vous aider à la sauver.

« Mes jeunes gens, ont fait un long voyage pour courir à votre secours, et ça leur a coûté beaucoup de peines, de dépenses et de fatigues. Kondiaronk leur a dit de ne pas regarder à cela ; que les Français sont justes et qu'ils traiteraient généreusement des amis qui viennent se battre pour eux et avec eux au risque d'y laisser leur vie et leur chevelures. Eh ! bien, Kondiaronk ne voudrait pas abuser de la détresse ni de la générosité de ses amis. Il a consulté ses jeunes gens, il se contenteront de ce qu'il pourra être pris sur les Iroquois. »

Kondiaronk s'assit au milieu d'un murmure d'approbation de ses guerriers ainsi que des Algonquins.

Après un assez long silence, Colas se leva, et dit :

— Nous avons écouté avec plaisir ce qui vient de nous dire Kondiaronk, presque autant pour la manière éloquente de son langage que pour l'offre généreuse qu'il nous a faite, en son nom et au nom de ses jeunes guerriers, de nous aider à venger sur les Iroquois l'attaque injustifiable qu'ils ont faite, contre nos canots, dans un temps de paix solennellement jurée. Nous remercions Kondiaronk de ses offres, mais nous ne pouvons les accepter. Ononthio a le bras long ; chaque année sa force et sa puissance augmentent par les arrivages de nouvelles troupes et des nombreux colons qui viennent d'au-delà du grand lac salé. Ononthio saura bien forcer la nation des Onontagués, aussi bien que celle des Agniers, à désavouer